

du professeur. Mais les yeux bleus au regard fier décelaient une nature plus ardente, plus décidée, plus orgueilleuse aussi que celle de Conrad.

De sa place, le professeur contemplait avec fierté cette couronne admirable, ces nombreux enfants si beaux, si intelligents, qui étaient les siens. Combien les lui enviaient ! Oui, il était vraiment un heureux père. Qu'avait-il à souhaiter ? Son bonheur était complet.

Pourtant, il passa la main sur son front d'un geste fatigué. C'était chez lui le signe habituel de la souffrance, morale ou physique, et, de fait, sa physionomie n'était pas précisément celle d'un homme heureux.

La paix si profonde de la maison Handen fut soudain troublée par le heurt violent du marteau sur la porte d'entrée. Une minute après, un bruit de voix parvint du vestibule. Le professeur, qui prêtait l'oreille, eut un tressaillement. L'organe rude et enroué du domestique s'était tu, et l'on distinguait maintenant une voix basse, pénétrante, un peu voilée et tremblante comme celle d'un être souffrant. Cette voix, Conrad la connaissait. Oh ! oui, malgré tant d'années, il ne l'avait pas oubliée !

Il se leva brusquement et se dirigea vers la porte qu'ouvrait en ce moment une main résolue. Sur le seuil, un homme parut... Un cri jaillit du cœur plus encore que des lèvres de Conrad :

— Bernhard !

Puis il recula, le regard soudain froid et sombre. Celui qui osait reparaître ainsi dans la vieille maison des ancêtres, c'était l'ingrat, le misérable que ses parents avaient renié... Un instant... oui, il l'avait oublié !

Bernhard s'était arrêté. Ses yeux d'un bleu profond, brillant de fièvre dans un visage émacié et livide, se posèrent avec un navrant reproche sur celui qui avait été pour lui un frère et qui s'éloignait de lui. Enfin, il parla, d'une voix faible et brisée que l'on entendait à peine.

— Conrad, ne veux-tu pas oublier ?... Après tant d'années, n'as-tu pas compris ?... J'étais jeune, j'ai eu des torts envers ta mère, envers toi, mon ami, mon frère... Oh ! ce n'est pas que je regrette mon mariage ! dit-il avec un soudain mouvement de fierté. Non, je n'aurais pu renoncer à ma douce, ma chère Marcelina... mais ce que je devais faire, c'était user de ménagements envers celle qui m'avait servi de mère, c'était te confier dès le premier instant mes espérances et mes rêves à toi qui me révélais tous les replis de ton cœur. Ensuite, j'ai eu l'orgueil de ne jamais chercher à renouer notre amitié... Conrad, pour cela, j'ai besoin de ton pardon.

Le professeur recula encore, et sa voix s'éleva brève et sèche :

— Vous faites bon marché de votre inqualifiable mésalliance, Bernhard Handen, et c'est là cependant la véritable, la seule cause de notre rupture. La maison qui a abrité notre honorable famille ne peut vous recevoir.

Le corps débile de Bernhard sembla soudain galvanisé, une flamme ardente passa dans son regard souffrant. Il étendit la main en un geste de protestation indignée.

— Pas un mot de plus, Conrad ! Tu sais que Marcelina était digne d'entrer dans notre famille, et il est inutile de réitérer des attaques de ce genre. Qu'importe qu'elle fût la fille de pauvres ouvriers, si son âme était belle et noble, si elle était capable de faire son bonheur ? Et elle l'a fait autant qu'il a été en son pouvoir... Oh ! cela, je puis le dire en toute sincérité ! fit-il avec un élan de reconnaissance passionnée. Elle a été dans ma vie comme une douce étoile, ma Marcelina... Et elle est partie... Conrad, elle est morte !

Ces mots étaient un cri de douleur, le gémissement d'une âme inconsolable, torturée par le regret. Le professeur tressaillit. Son cœur, qui luttait contre le pardon, se sentit envahi par une indicible compassion.

— Quoi, elle est morte ! murmura-t-il, avec une émotion qu'il ne put maîtriser.

Alors, regardant Bernhard avec plus d'attention, il se sentit douloureusement frappé en présence de cet homme qui avait son âge et semblait cependant un vieillard. Quelles luttes opiniâtres, quels travaux, quelles effrayantes épreuves avaient donc fait du beau et brillant Bernhard d'autrefois ce malheureux aux cheveux gris, au regard douloureux, au corps d'une extrême maigreur, courbé comme sous le poids d'un intolérable fardeau !... Il paraissait d'une faiblesse excessive et avait visiblement peine à se soutenir.

— Vous semblez avoir besoin de repos, dit le professeur d'un ton hésitant. Asseyez-vous au moins quelques instants.

Bernhard secoua énergiquement la tête.

— Je ne me reposerai pas ici si tu me traites en ennemi. J'aime mieux m'en aller, bien que la nuit soit si froide !... Oh ! si froide ! dit-il en frissonnant. Conrad, une dernière fois, je te le demande... veux-tu oublier... et pardonner à celui qui va mourir ?

— Quoi... ? Que dis-tu ? Pourquoi mourir ? s'écria Conrad en faisant un pas vers lui.

— Parce que je suis arrivé au terme de ma maladie... Ah ! tu ne sais pas, Conrad, quel courage il m'a fallu pour me traîner de Buenos-Ayres jusqu'ici !... Tu ne sais pas ce que j'ai enduré de souffrances, de terreurs sans nom à la pensée que je pouvais tomber en route avant d'avoir accompli ma tâche ! Je ne crains pas la mort... Je la désire même... J'ai tant souffert ! dit-il avec un accent d'intraduisible douleur. Mais avant je voulais... Où es-tu, Anita ?

Il s'était retourné, cherchant dans l'ombre du couloir. Près de lui, une voix douce murmura en espagnol :

— Me voici, père.

Bernhard attira à lui une petite forme noire et la poussa doucement en pleine lumière... C'était une fillette d'une dizaine d'années. Sous son grand chapeau, on distinguait un visage délicat et de superbes